

Laetitia Strauch-Bonart : «Le conservatisme, c'est le progrès»



Vox Politique (<http://premium.lefigaro.fr/vox/politique/>) | Par Alexandre Devecchio (#figp-author)

Mis à jour le 03/04/2016 à 01h28

FIAGROVOX/GRAND ENTRETIEN - A l'occasion de la sortie de son premier livre, *Vous avez dit Conservateur?*, Laetitia Strauch-Bonart a accordé un entretien fleuve à FigaroVox. Elle y analyse la notion parfois mal comprise de conservatisme.



*Laetitia Strauch-Bonart a été chercheuse dans un think tank français. Elle vit à Londres où elle prépare un PhD en histoire sur les penseurs conservateurs et les questions morales après 1945. **Vous avez dit conservateur?** (<http://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/17625/vous-avez-dit-conservateur>) est son premier essai.*

«Je ne laisserais jamais dire que la droite est conservatrice». C'est par ces mots que Jean-François Copé tentait de définir la droite lorsqu'il en était président de l'UMP. Plus récemment Nicolas Sarkozy et François Fillon ont dénoncé le conservatisme de la jeunesse à propos des manifestations contre la loi travail. Comment expliquez-vous un tel rejet du conservatisme en France y compris dans le camp des supposés conservateurs?

Laetitia Strauch-Bonart: Ces remarques ont deux degrés de signification. Au premier abord, je ne pense pas que Sarkozy et Fillon, lorsque qu'ils parlent de la jeunesse opposée au projet de loi travail, fassent allusion au conservatisme comme courant politique et intellectuel - un courant né dans la sphère anglophone, et qui existe sous sa forme moderne, au Royaume-Uni, depuis les années 1800. La remarque de Copé est plus ambiguë: je l'utilise d'ailleurs comme un cas d'école, dans l'ouvrage, pour montrer le rejet par la droite du conservatisme politique. Mais je pense que Copé, lui non plus, ne pense pas ici au conservatisme politique, le vrai. Non, en réalité, quand les politiques de droite dénoncent le conservatisme des uns et des autres, c'est au sens littéral, celui de vouloir conserver pour conserver - comme le fait une boîte de conserve par exemple. D'un point de vue littéral, en effet, quelqu'un qui s'oppose à un changement est de fait un conservateur.

Mais là où leur remarque est intéressante en effet, et personnellement me fascine, c'est qu'elle est révélatrice tout d'abord de la méconnaissance totale, chez ces politiques, de ce qu'est le conservatisme. Je pense qu'ils ne connaissent pas Edmund Burke - le père du conservatisme britannique, lu et connu dans le monde entier. Que le parti de David Cameron s'appelle «Conservateur» ne les émeut pas non plus. En définitive, ce genre de remarque dénote l'inculture et la fermeture d'esprit d'une certaine droite.

Ceci étant dit, un troisième niveau de lecture est possible: la droite française a peur du conservatisme. Pour le comprendre, il faut remonter, comme souvent, à la Révolution française, où les premiers opposants à la Révolution, les «conservateurs» donc, étaient des réactionnaires qui voulaient rétablir la monarchie. Alors que dans d'autres pays, comme en Grande-Bretagne, les opposants à la libéralisation politique se sont progressivement accommodés du nouvel ordre, les conservateurs français - ou ce qui en tenait lieu - sont restés

réactionnaires, et ce jusqu'à Maurras! On comprend dès lors que la droite républicaine ait toujours cherché à se distinguer de cette droite, extrême, qui devenait de plus en plus marginale.

La droite modérée s'obstine à nier son conservatisme - pire, elle fait dans la surenchère (verbale), louant sans nuance le Progrès, la Réforme, le Changement... On pouvait le comprendre il y a quelques décennies, mais aujourd'hui ?

Ce qui est étonnant, cependant, c'est qu'en faisant cela, la droite modérée s'est condamnée à nier une partie fondamentale d'elle-même: le conservatisme, soit, entre autres, l'attachement au passé et aux traditions et la prudence eu égard au changement. Or j'estime pour ma part qu'un certain conservatisme politique et intellectuel s'est développé dès le XIXe siècle, avec des hommes comme Guizot puis Ferry. La Troisième République était conservatrice, le gaullisme aussi - mais sans jamais en porter le nom. Et aujourd'hui, il existe des conservateurs, intellectuels et politiques, tout à fait démocrates. Mais la droite modérée s'obstine à nier son conservatisme - pire, elle fait dans la surenchère (verbale), louant sans nuance le Progrès, la Réforme, le Changement... On pouvait le comprendre il y a quelques décennies, mais aujourd'hui?

La France s'est construite dans la rupture. Cela explique-t-il le rejet du conservatisme?

Je ne sais pas si la France s'est toujours construite dans la rupture, ou plus que les autres pays. Si vous suivez Tocqueville, par ailleurs, vous êtes amené à nuancer la réalité de la rupture entre l'Ancien Régime et la Révolution. Par ailleurs, comme le dit très bien Philippe D'Iribarne, que j'ai interrogé pour mon ouvrage, il y a deux France. L'une est universelle, absolue, égalitaire ; l'autre est faite de hiérarchies, de groupes sociaux, de terroirs. Même si cette dernière ne s'appelle pas conservatrice, elle l'est profondément. Et cette France-là a connu des ruptures, mais plus lentes, plus ambiguës.

Ce qui est sûr, cependant, c'est que la Révolution française a été un épisode terrible - comme l'a écrit Edmund Burke dans ses *Réflexions sur la Révolution de France* en 1790, ce fut d'abord un épisode symboliquement violent. Même avant 1793, l'esprit de la table rase avait quelque chose de dévastateur. En même temps, c'était sûrement le seul moyen pour la France de réussir sa transition libérale (au sens politique): passer de la monarchie absolue à un état de droit où le religieux est séparé du politique.

Je me suis souvent demandée si ces deux facettes de la France étaient liées: plus vous vous projetez dans l'universel, qui passe par des projets plus ou moins abstraits et plus ou moins brutaux, plus vous en contrebalancez la violence par un profond conservatisme social.

Avoir été jeune dans les années 1960, avoir peut-être soutenu certaines des révolutions sociétales de l'époque, puis se reconnaître conservateur, n'est pas un acte facile. Quand à ceux qui ont toujours été conservateurs, ils ont vécu une époque de quasi stalinisme intellectuel, où il valait mieux être discret.

Pour votre livre, vous avez interviewé 11 intellectuels français. Ont-ils été faciles à convaincre? Acceptent-ils d'être qualifiés de «conservateurs»?

Les réactions de ces personnes ont été très distinctes. D'abord, pour 11 entretiens finaux, j'ai contacté au moins 30 personnes. Certaines n'ont jamais répondu, d'autres ont refusé, d'autres ont accepté puis cessé de donner des nouvelles, d'autres tant délayé l'entretien que rien ne s'est passé. Parmi les 11, certains ont été immédiatement d'accord, et ce indépendamment de leur proximité avec le sujet ; d'autres ont été beaucoup plus difficile à convaincre. J'ai commencé mon enquête en septembre 2013, et ai mis au moins un an à tous les rencontrer. J'ajoute à cela que je me suis lancée dans ce projet tête baissée, sans éditeur, sans recommandations auprès de ces intellectuels. En y réfléchissant, c'était assez fou, et j'ai dû perdre beaucoup de temps. En même temps, le chemin compte autant que le résultat!

Je comprends bien la réticence de certains - le conservatisme sent encore un peu le souffre, et, pour les personnes que je contactais, j'étais une inconnue. Quelqu'un de malintentionné aurait pu se servir de ces entretiens et produire un brûlot. C'est pourquoi je suis extrêmement reconnaissante envers ceux qui ont accepté de me rencontrer.

S'ils acceptent d'être qualifiés de «conservateurs»? Vous posez la question qui fâche! Sur les onze, aucun ne se dit directement et pleinement conservateur. Certains ne le sont pas, la question n'est donc pas gênante pour eux. Quand aux autres, la plupart y ajoutent un qualificatif - libéral-conservateur, conservateur et démocrate, «conservateur, libéral et socialiste», pour reprendre la formule du philosophe Kolakowski - que je que je trouve personnellement assez imprécise.

Là encore, je comprends leur réticence. Il est beaucoup plus facile pour moi de me dire conservatrice tout court que pour ces intellectuels, car ma génération ne porte pas le poids des années 1960. Avoir été jeune dans les années 1960, avoir peut-être soutenu certaines des révolutions sociétales de l'époque, puis se reconnaître conservateur, n'est pas un acte facile. Quand à ceux qui ont toujours été conservateurs, ils ont vécu une époque de quasi stalinisme intellectuel, où il valait mieux être discret. Dans l'ensemble, c'est à toutes ces personnes - ces «conservateurs plus quelque chose» - que je dois de pouvoir m'exprimer aujourd'hui. Ce sont eux qui ont pris les coups, les vrais, qui ont déblayé le terrain, qui ont permis à ma génération de pouvoir s'exprimer beaucoup plus librement. Ils ont ouvert un grand combat, que j'aimerais, très modestement, poursuivre, la revendication d'une équivalence de légitimité intellectuelle entre conservateurs et progressistes. Ce combat n'est pas encore gagné, mais il est en passe de l'être.

Un réactionnaire avance dans la vie en regardant dans le rétroviseur. Je ne lui jette pas la pierre, et c'est pour moi quelqu'un de bien moins dangereux qu'un révolutionnaire.

Existe-il une confusion entre immobilisme et conservatisme? De même quelle différence entre un réactionnaire et un conservateur?

Bien sûr, cette confusion est omniprésente! Mais comme je vous le disais tout à l'heure, parler d'immobilisme, c'est prendre le conservatisme dans son sens littéral.

Concernant le réactionnaire, outre la distinction historique que j'ai précisée tout à l'heure, il y a une distinction philosophique entre le réactionnaire et le conservateur. Un réactionnaire avance dans la vie en regardant dans le rétroviseur. Je ne lui jette pas la pierre, et c'est pour moi quelque'un de bien moins dangereux qu'un révolutionnaire. Mais c'est aussi quelque'un, à mon sens, d'un peu passif, qui finit par perdre beaucoup en voulant tout garder. A mon sens, le conservateur accepte - la mort dans l'âme, certes! - que le changement est inhérent aux sociétés humaines. Son obsession est donc de distinguer le changement légitime du changement illégitime, et d'adoucir les effets du changement. En ce sens, il accepte le changement si les trois conditions suivantes sont remplies: si la situation présente est objectivement négative ; si l'innovateur supporte la charge de la preuve - c'est à celui qui veut changer d'apporter la preuve de sa légitimité, pas à celui qui veut maintenir une situation présente convenable - ; si enfin le changement ne crée pas de rupture insupportable avec la norme ou la culture majoritaire.

Les ultra-libéraux pensent que les conservateurs ne croient pas à la liberté. Mais c'est tout le contraire : le conservateur dit simplement que dans le monde dans lequel nous vivons, la seule et véritable liberté que nous ayons est de vivre notre vie, avec ses contraintes.

Quelle est votre définition du conservatisme?

Le conservatisme est d'abord une disposition, un tempérament. Personne ne l'a mieux écrit que le philosophe Michael Oakeshott, pour qui être conservateur «est une disposition qui sied à l'homme particulièrement conscient d'avoir quelque chose à perdre et qui lui tient à coeur. [...] Être conservateur, alors, c'est préférer le familier à l'inconnu, l'éprouvé à l'inédit, le fait au mystère, le réel au possible, le limité à l'illimité, le proche au distant, le suffisant au surabondant, le convenable au parfait,

et la joie présente à un utopique bonheur. Les relations et les loyautés familiales seront préférées à l'attrait d'attachements plus utiles ; acquérir et agrandir importera moins que garder, cultiver et aimer ; la douleur de la perte sera plus aiguë que l'excitation de la nouveauté ou de la promesse.»

Cette disposition peut s'étendre à toutes les activités humaines. Quand elle s'étend à la politique, elle consiste à préserver un arrangement social et politique qu'on estime le meilleur possible, parce qu'il a passé l'épreuve du temps - une sorte de processus d' «essai-erreur» répété. La version originelle de ce conservatisme politique se trouve en Grande-Bretagne, Edmund Burke en ayant posé les fondations dans son texte sur la Révolution française. Il s'est aussi développé aux Etats-Unis. Ce que les conservateurs britanniques veulent préserver, ce sont la société civile et son autonomie, sous la protection de l'état de droit. C'est pour eux le meilleur moyen de garantir l'autorité nécessaire à la préservation d'une société, mais aussi la liberté des individus. Pour un conservateur britannique - et je souscris à cette interprétation -, le point de départ de la communauté politique n'est pas l'Etat mais la société civile: tous les groupes humains, de la famille à l'association caritative en passant par le club de bridge, qui organisent la vie commune, offrent un attachement aux hommes et les éduquent. L'Etat, lui, n'est qu'un moyen au service de cette société, et un moyen à utiliser avec précaution, car il est trop vertical et trop uniforme. Bien sûr, les conservateurs britanniques défendent l'intervention de l'Etat quand ils l'estiment nécessaire. Mais jamais avec dogmatisme: point de recette toute faite à appliquer aux problèmes humains, seulement l'habitude, offerte par l'expérience, de voir la société civile assez à l'aise dans l'invention de solutions à ses propres problèmes. C'est quand la société civile échoue que l'Etat est légitime à intervenir.

Je vous propose là une définition du conservatisme britannique. Dans sa version française potentielle - car elle est embryonnaire, pour les raisons que je vous ai données - le rôle de la société civile est bien moindre, même s'il n'est pas négligeable. Parmi les intellectuels que j'ai interrogés, très peu m'ont parlé de l'aspect politique du conservatisme. C'est parce que l'Etat, en France, bien avant la Révolution, possède un pouvoir symbolique bien plus fort qu'au Royaume-Uni. Cela n'empêche pas, cependant, de réfléchir à un conservatisme français politique, où l'Etat garderait sa légitimité sans pour autant écraser la société civile.

Il est un autre conservatisme, cependant, moins relié à l'histoire politique, plus philosophique: une philosophie morale. Je vous ai parlé du tempérament conservateur. Dans son prolongement moral, le conservatisme développe une vision de l'être humain, de son rapport aux autres et de son rapport au monde. Trois thèmes m'intéressent particulièrement: une réflexion sur la responsabilité, une distinction entre les fins et les moyens dans l'action humaine, et une définition particulière de la liberté. Pour illustrer le troisième thème, je dirais que le conservatisme décrit souvent les limites de la condition humaine, et l'inévitabilité voire la nécessité de certaines contraintes. Les ultra-libéraux pensent que les conservateurs ne croient pas à la liberté. Mais c'est tout le contraire: le conservateur dit simplement que dans le monde dans lequel nous vivons, la seule et véritable liberté que nous ayons est de vivre notre vie, avec ses contraintes.

Cette pensée se reflète notamment dans une certaine conception des mœurs - le mariage traditionnel par exemple, ou l'hostilité à l'égard de la manipulation anthropologique. Les adversaires des conservateurs prennent cela pour de l'archaïsme. Pour un conservateur, c'est seulement le meilleur moyen de préserver la société, mais aussi de vivre sa liberté tout en respectant celle des autres.

Le conservatisme va encore plus loin : il estime que le libéralisme originel, celui des Lumières et de ses successeurs, est une forme de conservatisme, car ce libéralisme était situé dans un temps et un lieu, fait de coutumes et de traditions.

Vous vous revendiquez du conservatisme britannique. Celui-ci est également libéral. Peut-on vraiment être libéral et conservateur?

Certes, mais pour vous rassurer, je n'aurais pas la bêtise de prêcher le «téléchargement», si vous me passez l'expression, du conservatisme britannique sur la France. Car un vrai conservateur respecte les traditions de son pays.

Ceci étant dit, selon moi, non seulement on peut être libéral et conservateur, mais, au risque de vous choquer, on le doit! Le problème est que le terme «libéral» pose une grande difficulté, parce qu'il est très ambigu. Son premier sens est celui du libéralisme politique - la séparation du religieux et du politique, l'état de droit, la

présence d'institutions démocratiques et de contre-pouvoirs, et la responsabilité du gouvernement devant ses citoyens. Or dans ce sens, le conservatisme est forcément libéral. C'est parce qu'il est apparu, dans sa forme moderne, au moment des réformes libérales du XVIIIe siècle - le conservatisme est un mouvement moderne, issu des Lumières, même s'il leur porte les critiques les plus vives. Le conservatisme défend l'autorité mais aussi la liberté des citoyens: or, sans responsabilité du pouvoir envers ses mandants, point de véritable autorité ni de véritable liberté.

Mais le conservatisme est un libéralisme modéré: il ne considère pas la liberté comme le principe unique de la vie commune. Pour lui, la société civile, les traditions et les liens entre les hommes ont presque plus d'importance que l'individualisme - même si libéralisme et individualisme diffèrent. Le conservatisme refuse la fausse alternative entre l'Etat et l'individu: ainsi, le conservateur ne dira pas que les individus «peuvent faire ce qu'ils veulent parce qu'ils sont libres», ni que «l'Etat est la seule autorité à pouvoir permettre et interdire, et doit en user sans limite». Il proposera une solution beaucoup plus réelle et humaine, en montrant que la vie commune est faite d'un très grand nombre de pratiques que nous respectons sans les avoir choisies expressément, mais qui ne sont pas non plus imposées par l'Etat. C'est là toute la distinction entre le droit et la morale. L'erreur des ultra-libéraux est de vouloir expliquer la société uniquement en termes de droits, en niant le fait que nos rapports aux autres sont bien plus complexes.

Le conservatisme va encore plus loin: il estime que le libéralisme originel, celui des Lumières et de ses successeurs, est une forme de conservatisme, car ce libéralisme était situé dans un temps et un lieu, fait de coutumes et de traditions. Ceux qui convoquent les libéraux historiques pour justifier, par exemple, la GPA, commettent un affreux contre-sens: jamais il ne serait venu à l'idée de Montesquieu, par exemple, de défendre une telle aberration! Par ailleurs, on peut émettre l'hypothèse que le désir d'émancipation n'est supportable que dans des sociétés dont les fondements moraux et les coutumes sont suffisamment solides pour amortir ces bouleversements.

Là où je vois une rupture, c'est, depuis les années 1960, un rapport à l'échange devenu un peu pathologique, et une obsession pour la consommation et le jetable par opposition à la possession et au durable même si c'est en train de changer.

Je devine que votre question concerne aussi le libéralisme au sens du libre échange et du capitalisme. A nouveau, un vrai conservateur doit prendre acte de tout ce que le libre échange apporte à une société: la richesse, l'innovation, la créativité. Par ailleurs, les premiers capitalistes, les protestants puritains, n'avaient pas grand-chose de libertaire. Leur ardeur au travail venait de leur vertu et de leur foi. On peut dire sans mal que le capitalisme originel était fondé sur une morale très stricte.

Là où je vois une rupture, c'est, depuis les années 1960, un rapport à l'échange devenu un peu pathologique, et une obsession pour la consommation et le jetable par opposition à la possession et au durable - même si c'est en train de changer. Cet emballement a inévitablement des conséquences, négatives, sur les interactions humaines. Mais mon hypothèse est que ce n'est pas le libre-échange seul qui s'est emballé, mais plutôt que certains soubassements moraux, à commencer par celui offert par les églises, se sont effondrés. Le capitalisme, pour moi, n'est pas en cause ; ce sont les sociétés et les hommes qui ne savent plus le modérer. Je pense donc qu'un vrai conservateur doit être libéral, mais avec toutes les nuances que j'ai apportées.

Dans l'introduction de votre livre, vous expliquez que votre conservatisme est lié à votre histoire personnelle... Pouvez-vous expliquer en quoi?

Je me rappelle un de mes enseignants de français, en classe préparatoire, qui se moquait des critiques littéraires qui analysaient l'œuvre d'un auteur en fonction de sa vie, et vice-versa. Il appelait cela la «vieœuvre». Là où il avait raison, c'est que la relation entre la vie et l'œuvre n'est jamais directe ; pourtant elle existe. Mon histoire personnelle, ni pire ni meilleure que d'autres - un père absent d'une part, un amour de la culture transmis par ma mère d'autre part - a forgé très tôt ma sensibilité, selon deux traits fondamentaux: un très fort attachement à la famille, parce que je voyais tout ce qu'elle offrait et que je n'avais pas entièrement, et un respect absolu de la culture classique et de la transmission. Cette situation, qui

aurait pu me donner envie de «changer la société», ma donné envie du contraire. Elle m'a surtout appris que nous n'avons pas d'autre choix que d'accepter la vie qui nous est donnée, même imparfaite. Je ne dis pas que les grandes maladies ou les grandes difficultés doivent être acceptées avec fatalisme, mais qu'au-delà des remèdes humainement nécessaires et possibles, nous devons nous contenter de ce qui est. Ce qui importe, à partir de là, c'est de transformer le mal en bien, de partir du négatif qui est en vous et autour du vous pour produire du positif. C'est ce en quoi consiste l'art, l'écriture, toute production humaine en réalité...

Mais tout cela n'était que sentiments diffus. Pour produire une véritable pensée - ou une tentative de pensée, car ce n'est pas à moi de juger si ce que j'écris mérite cette dénomination -, il faut aller plus loin. C'est un mouvement dialectique: vous avez le terrain affectif adéquat, qui vous mène à la rencontre des auteurs, puis vous retravaillez ces auteurs, le plus honnêtement possible, dans votre propre perspective. Là encore, c'est une forme de transformation. En définitive, qu'elle soit personnelle ou intellectuelle, la transformation est la grande aventure humaine - et c'est peut-être cela, pour moi, être conservateur.



[\(<http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio)

[Alexandre Devecchio \(<http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio)

[Suivre \(<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2540921>\)](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2540921)

Journaliste au Figaro et responsable du FigaroVox. Me suivre sur Twitter : [@
\(\[https://twitter.com/Alex_devecch\]\(https://twitter.com/Alex_devecch\)\)AlexDevecchio](https://twitter.com/Alex_devecch)
